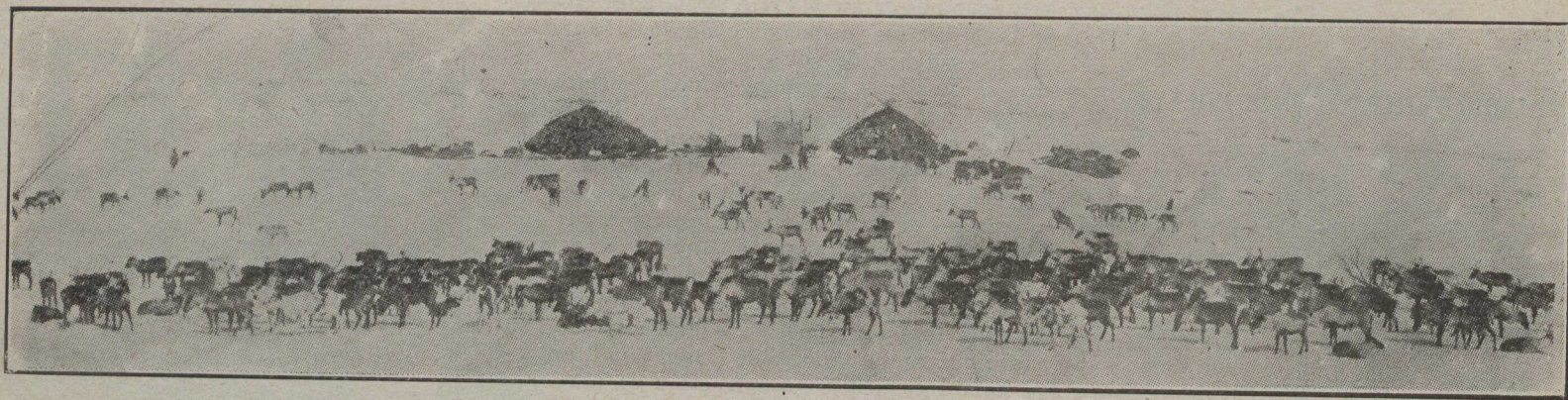




Un camp de riches Chukchee, éleveurs de rennes. Quelques-uns de ces troupeaux de rennes, comptent de cinq à dix mille têtes de ces animaux.

Parmi les Aborigènes de la Sibérie du Nord

Les explorations qui ont été faites récemment dans le nord de la Sibérie, pour le compte du musée américain d'histoire naturelle, ont beaucoup contribué à établir le lien de parenté qui rattache les aborigènes de la côte orientale d'Asie, à ceux des côtes occidentales de l'Amérique du Nord. Deux des races sibériennes les plus intéressantes, sont assurément celles de Chukchee et des Koryak. Elles habitent un immense territoire, deux fois plus grand que les Etats-Unis. Les peuplades qui composent ces races sont nomades et gagnent leur existence par l'élevage des rennes. Les Etats-Unis ont acheté à ces russes la plupart des rennes domestiques qui ont été importés en Alaska.

L'IMPREVU

Le matin pâle filtrait à travers les persiennes mi-closes. Accoudée sur son oreiller, dans un fouillis de dentelles, Mme Isabelle Dumoustier, celle que tous les Havrais se plaisaient à appeler la "jolie veuve", rêvait languissante, tout en buvant à petites gorgées le chocolat brûlant placé sur une table volante à portée de sa main, quand un coup léger fut frappé à la porte, qui s'ouvrit doucement sans qu'on eût attendu la réponse.

C'était Justine, la femme de chambre, une petite normande à la figure ronde et au regard ingénu.

— Une lettre pour madame, fit-elle sans quitter des yeux la large enveloppe couverte de timbres étrangers qui s'étalait sur le minuscule plateau d'argent. Et c'est de l'oncle de madame, de M. Sanderson, ajouta-t-elle d'un ton insinuant. Si madame voulait bien... S'il n'était pas trop indiscret de demander à madame... Madame sait que j'ai un petit neveu qui fait collection... même qu'il en a de très rares.

— Oui, Justine, madame veut bien, interrompit la jolie veuve en retirant la lettre de l'enveloppe qu'elle tendit en souriant à sa camériste. Et maintenant, ma fille, laissez-moi savourer la prose de ce cher oncle.

"Ma chère Lily, disait le vieil oncle Sanderson, dans ce style rapide et net qui peignait tout l'homme, tu as vingt-cinq ans, tu es veuve, tu es jolie, tu es riche et tu t'ennuies mortellement. Ne dis pas non, chacune de tes lettres me le crie. Et tu es, de par feu ton père, une Française, c'est-à-dire une gentille petite créature qui rêve et n'agit pas. Eh bien, rappelle-toi que tu as aussi dans les veines du sang anglais, grâce à feu ta mère, ma vénérée soeur. Et ce que va t'ordonner ton vieil oncle, jure-moi de l'exécuter à la lettre. Or donc, ma nièce, tu vas quitter le Havre où plus personne ne te retient... Oh! ces familles françaises! une pèche-

nette de la Parque, et il n'en reste plus rien!... tu descendras à Paris, 23, avenue des Champs-Élysées, au "Home-Bienvenue," à seule fin de recruter, si Dieu le veut, des compagnons de voyage; de là tu fileras sur Brindisi, où tu prendra le meilleur des bateaux en partance pour Calcutta, et tu viendras embrasser ici le vieil oncle Sanderson. Le jour de ton arrivée je te présenterai mon secrétaire, sir John Morris; c'est un beau garçon, très sérieux, très pratiquant, et qui n'a pas le sou, comme vous dites en France. Quinze jours après je vous marierai. "All right!" Voilà comme nous sommes, nous autres Anglais!"

La jolie veuve replia la lettre avec lenteur. et un sourire léger vint effleurer ses lèvres.

"Ce pauvre oncle! C'est évidemment le meilleur des hommes et je l'adore. Mais à quoi pense-t-il? S'imaginer-t-il vraiment que si j'avais la moindre envie de me remarier..."

Cette pensée lui fit hausser les épaules. Elle acheva tranquillement son chocolat puis relut la lettre puis resta un moment rêveuse. Et dans sa rêverie elle songeait:

"C'est vrai pourtant que je m'ennuie. Avoir été pendant des années fêtée comme une jeune souveraine, avoir donné des bals dont on parle encore et se retrouver tristement au milieu de son immense salon désert!... oh! si désert! Mon oncle n'a peut-être pas si tort que cela: je devrais rêver un peu moins, agir un peu plus. Mais partir pour Calcutta, tout de suite et tout d'un trait, sans crier gare! Non, non, je suis trop Française..."

Le soir même elle prenait le rapide pour Paris; les gouttes de sang anglais qui coulaient dans ses veines lui avaient joué le tour. C'est avec enthousiasme qu'elle monta dans le wagon. A peine installée, son beau feu s'éteignit et la jolie veuve se lamenta: elle n'avait pas su rêver, elle ne savait pas davantage agir.

Au "Home-Bienvenue," une déception encore

l'attendait. Pas une des familles anglaises descendait là avant de continuer leur voyage ne se dirigeait vers l'Hindoustan, ni même vers Brindisi. Mme Dumoustier était condamnée à s'embarquer seule, et elle en frissonnait d'avance: seule! jamais elle ne s'en tirerait.

Tristement, assise en un coin du petit salon du "Home-Bienvenue", la jeune voyageuse songeait sans prendre garde à la théière et aux petits gâteaux qu'on venait de poser devant elle quand un chasseur de la maison parut, tenant une carte à la main et annonçant un visiteur.

Mme Dumoustier s'étonna:

— Un visiteur! mais personne ne me sait à Paris.

Le domestique sourit d'un air entendu:

— Aussi, madame, n'est-ce pas précisément une visite. Ce doit être quelque employé d'une agence de voyage venant vous faire ses offres de services. Ces gens-là se faufilent partout. Mais quelquefois ils peuvent être utiles, et s'il m'était permis de donner un conseil à madame...

— Vous me diriez de le recevoir. Allons, faites entrer, dit Mme Dumoustier après avoir lu sur la carte le nom de M. Adrien Duval, de l'agence Cook et Co.

Un jeune homme de bonne mine, mis avec une sobre élégance, se présenta, fit un profond salut et allait s'expliquer, quand son regard rencontra celui de la voyageuse.

Deux exclamations, exclamations de surprise mais aussi de joie, partirent en même temps:

— Madame Dumoustier!

— Monsieur de Longpré!

Et un instant de silence suivit.

— Mais asseyez-vous donc! fit enfin Mme Dumoustier en avançant un siège, et dites-moi comment il se fait que je rencontre un ancien habitué de mon salon dans... dans.

— Dans un employé de l'agence Cook? acheva le jeune homme en riant. L'histoire est bien simple et vous l'avez devinée déjà, j'en suis sûr. Je vous dirais bien que j'aimais trop le bal



Retour d'une heureuse expédition de pêche.



Un enterrement chez les Koryak.